

939



Paris, le 18 gbre 1910

Ma chère marquise,

Sans votre billet, je me serais précipité chez vous et j'aurais forcé la porte, peccatis pour vous voir et vous embrasser après une séparation plus longue que de coutume. Hélas! je ne puis que votre indisposition sera de courte durée et sans gravité!

Je quitte Paris demain matin pour aller chercher un peu de repos. En me trouvant au centre de l'agitation politique et d'inspiration si pénibles que me sont données les incalculables inconvénients des derniers jours. Jamais vous n'auriez assisté à pareil spectacle. C'en serait fait d'un grand parlementaire, qui finirait dans le dégoût public, si un vent de probité et de

Est tout étonné que ne vient
arriver l'atmosphère de
Dolait-Maurbon. quatre mil.
Grand et Caillaux, trois cha-
ses, la haie justifiée des sa-
diens contre quatre, le mé-
pris encore aussi justifié de
toute la chambre pour mille-
rand, la déference d'arriver
table de l'innocence majorité
envers Caillaux, fait toute
la force de Briand et assu-
rent son maintien en pou-
voir. Il n'y a plus de politi-
que en jeu. Tout ce qui se
dit, s'écrit ou se fait a sa
louer dans l'ambition des
uns et l'intérêt personnel
des autres.

Quand je songe qu'au cours
se préparait un ministère Mil-
lerand-Caillaux pour rempla-
cer celui de Briand, je prou-
de véritablement naïveté et effroi
toute de me retirer de la vie
publique pour servir plusieurs

mes papiers au foyer de ma
 figure.

Le compte restera saintou
 ge jus qu'au 28 decembre.

De mon retour à Paris, je
 courrai tout en branle et
 coursirai avec vous, que j'admire
 toujours tendrement.

Votre
 Emile Cambes

